

# La Vérité

---

## Introduction

La notion de vérité est ambiguë. On peut parler d'une proposition vraie ; mais on peut parler également de la vérité de son contenu. Une première exigence à remplir pour que la vérité acquière un statut prédicatif<sup>1</sup> a donc été de séparer les noms et les choses. Faute d'une telle séparation, la conception, devenue traditionnelle, de la logique comme science des conditions formelles du raisonnement vrai n'aurait jamais vu le jour. Saint Thomas d'Aquin a le premier défini la vérité comme l'**adéquation de l'esprit et de la chose**. Dès le 13<sup>ème</sup> siècle, la vérité est « ce à quoi l'esprit peut et doit donner son assentiment, par suite d'un rapport de conformité avec l'objet de pensée, d'une cohérence interne de la pensée; connaissance à laquelle on attribue la plus grande valeur. » Mais pour que cette définition soit valide, il faudrait que je puisse comparer mes idées aux choses ; le problème, c'est que je n'ai jamais affaire aux choses en elles-mêmes, mais seulement à **ma représentation des choses**. Or, **rien ne m'assure que le monde est bien conforme à ce que j'en perçois** ; il se pourrait, comme l'a montré Descartes, que toute ma vie ne soit qu'un « **songe bien lié** », que je sois en train de rêver tout ce que je crois percevoir : rien ne m'assure que le monde ou autrui existent tels que je les crois être.

Cette conception de la vérité (l'adéquation de l'esprit et de la chose) s'oppose à l'erreur et l'illusion. L'erreur, du latin *errare*, « errer » correspond à une affirmation fautive, c'est-à-dire en contradiction, soit avec les règles de la logique, soit avec les données de l'expérience. À distinguer de la faute, qui possède une connotation morale et ne concerne pas tant le jugement que l'action. Quant à l'illusion, du latin *illudere*, « tromper, se jouer de », elle se distingue de l'erreur car, alors que celle-ci m'est toujours imputable en ce qu'elle résulte de mon jugement que je peux toujours corriger, l'illusion (par exemple une illusion des sens) est un effet de la rencontre entre la conformation de mes organes et du réel, qui peut être expliquée mais non dissipée. En effet, une autre définition du réel correspond au « caractère (d'un fait intellectuel, jugement, pensée) qui est conforme à son objet », ou de manière plus nuancée « Caractère de ce qui s'accorde avec le sentiment de la réalité ». La tâche ardue consiste alors à définir ce qu'est le réel pour comprendre la notion de vérité.

**La vérité repose donc sur deux principes différents mais intrinsèquement liés : ce qui est vrai et ce qui est réel.** La vérité est ainsi comprise à travers son aspect philosophique et scientifique (l'idéal de connaissance objective) et son aspect psychologique et moral (l'idéal de sincérité). Ce sont ces deux aspects qui seront étudiés dans la première partie de ce document. La vérité est également saisie en tant que valeur suprême, dans l'idée de sa supériorité, ainsi que dans l'idée de sélection, de préférence à l'égard de toutes les autres valeurs. C'est ce qui sera présenté dans la deuxième partie de ce document.

---

<sup>1</sup> Un prédicat est une partie de proposition qui attribue quelque chose au sujet. Ce qui est constaté ou affirmé à propos du sujet. Par exemple, dans la proposition: «Socrate est ivre», «ivre» est le prédicat

## La logique de la vérité

### *Les notions de vrai et de faux*

Il n'y a pas de sens<sup>2</sup> à dire qu'un fait est vrai. Un fait est réel ou fictif. Ex: un arbre n'est ni vrai ni faux. Il est réel ou pas. Ce qui peut être vrai ou faux, c'est la proposition portant sur le fait. Par exemple: « Il y a un arbre dans la cour ». **La vérité est donc la norme établissant la valeur d'un jugement ou d'une connaissance.** Elle régit le plan du discours non celui de l'être. On dit parfois «un vrai Picasso », «une vraie perle ». Ces exceptions à la règle signifient seulement, dans le premier cas qu'un tableau peut être l'œuvre d'un faussaire et non du maître ou qu'une perle peut être artificielle plutôt que naturelle. Le recours aux notions de vrai ou de faux épingle implicitement le jugement qui ne sait pas faire la différence. Les mots qui sont des adjectifs substantivés font d'ailleurs apparaître un grand piège du langage. On croit naïvement qu'au substantif correspond une substance, une réalité. Or **il n'y a pas dans le réel quelque chose que l'on pourrait appeler « la vérité »**. Il en est de la vérité, ce qu'il en est de la liberté, de la justice ou de la beauté. Ces grands mots désignant des valeurs ne renvoient à rien hors d'eux. Ils n'ont de sens que comme qualification d'un sujet. Une loi peut être juste ou injuste, une conduite libre ou aliénée, une œuvre belle ou laide, un énoncé vrai ou faux. En dehors de cet usage, on ne sait pas de quoi l'on parle.

Dire « un vrai ami » ou « une vraie crapule » veut signifier que les mots d'ami ou de crapule doivent ici être entendus en leur sens fort, ou encore revient à affirmer que la proposition « c'est un ami » (ou bien « c'est une crapule ») est une proposition vraie. On voit mieux encore ce déplacement du sens avec le faux. Car enfin une fausse joie a bien été réellement une joie, une fausse alerte a tout de même été véritablement une alerte, une fausse note n'en est pas moins une note. **Le vrai et le faux ne peuvent s'attribuer proprement qu'à des propositions, en caractérisant celles-ci, ainsi que faisait Aristote, comme « le discours dans lequel résident le vrai et le faux ».**

Y aurait-il donc, sur un même sujet, un nombre quasi illimité de vérités, selon la multiplicité des langues, ou simplement selon les diverses façons d'exprimer la même idée dans une seule langue ? Dans une expression, on retrouve la proposition proprement dite (*proposition*), la phrase et, entre les deux, l'énoncé. L'énoncé se distingue de la proposition, qui est la signification de l'énoncé, et de la phrase, en ce qu'il n'est pas soumis, comme elle, aux accidents linguistiques. La question se pose alors de savoir à laquelle de ces trois notions doit s'appliquer le qualificatif de vrai ou de faux. Elle a, au cours du XXe siècle, suscité quantité d'analyses subtiles et fait l'objet de nombreuses discussions, sans qu'aucune solution puisse être considérée comme pleinement satisfaisante et définitivement acquise. La tendance est cependant à

---

<sup>2</sup> Le sens correspond à la signification cognitive d'une expression, ou manière avec laquelle on exprime quelque chose, selon certains logiciens et philosophes du langage. Par exemple, les expressions «George Sand» et «Aurore Dupin» se réfèrent à la même personne. La différence entre les expressions ne tient qu'à leurs sens différents. De nombreux philosophes trouvent la notion de sens obscure. Le logicien Saul Kripke explique que les noms propres n'ont pas de signification du tout. Selon lui, la référence d'un nom propre n'est pas déterminée par le sens mais par une chaîne d'utilisation de ce nom commençant avec l'acte de nommer. Par exemple, vous pouvez utiliser le nom «Thalès» pour désigner un certain philosophe présocratique, même sans rien connaître de lui, simplement parce que vous avez appris son nom grâce à quelqu'un qui l'utilisait pour se référer à Thalès.

considérer l'énoncé comme l'unité minimale de sens, comme le montre Jakobson et Austin dans leurs analyses des fonctions du langage (cf. cours sur le langage).

Le vrai et le faux forment alternative, sans tiers. Ce sont les deux seules valeurs logiques susceptibles d'affecter une proposition, ce qu'on appelle, faute d'un mot général pour englober à la fois le vrai et le faux, ses « **valeurs de vérité** ». L'utilisation du mot de vrai dans les langues naturelles, dont la syntaxe et la sémantique sont loin de toujours satisfaire aux exigences d'une stricte logique, a suscité des difficultés pouvant aller jusqu'à l'antinomie (contradiction réelle ou apparente entre deux principes). La plus célèbre est l'antinomie dite du menteur. Depuis qu'elle a été formulée par Eubulide de Mégare, elle a été reprise pour l'essentiel, sous une multitude de formes, qui ont suscité bien des efforts pour sortir d'embarras. L'homme qui dit « je mens » dit-il la vérité ? Si oui, c'est donc qu'il ment et que, par conséquent, il ne dit pas la vérité ; et, sinon, c'est donc qu'il ne ment pas et que, par conséquent, il dit la vérité.

Cette antinomie, comme l'ensemble des antinomies « sémantiques » auquel elle appartient, provient d'une confusion entre les niveaux successifs du langage, entre la langue par laquelle nous parlons des choses, et la métalangue par laquelle nous parlons de la langue (cette stratification étant indéfiniment répétable, puisqu'on peut aussi bien ensuite parler de la métalangue). **Nous sommes victimes de cette confusion quand, en maniant des notions sémantiques comme sont celles de vérité ou de fausseté, nous croyons demeurer au même niveau linguistique que celui des choses auxquelles nous les appliquons.** De même que la syntaxe d'une langue ne peut s'exprimer que dans une langue d'un niveau supérieur (étudié par Gödel), de même en est-il pour sa sémantique (soit l'étude du sens, étudié notamment par Tarski). La proposition « ce que je dis est faux » n'a de sens que si « ce que je dis » se rapporte non pas à soi-même, mais à autre chose, par exemple à la phrase que je viens de prononcer juste auparavant, laquelle appartient à la langue, tandis que le prédicat<sup>3</sup> « faux » relève de la métalangue. « Vrai » et « faux » sont des prédicats essentiellement métalinguistiques, puisqu'ils portent sur des propositions ou les phrases qui les expriment.

## *L'assertivité du discours*

### **Figures de style**

La théorie de Russell est que toute phrase possède une «forme logique» qui facilite la compréhension de son sens et de sa logique. Analysons tout d'abord des propositions portant sur les faits. Par exemple, Le soleil ne se lèvera pas demain. Le soleil se lèvera. Ces propositions portent sur les faits. Ceux-ci ne sont pas constatés directement et sur le plan de la pensée nous pourrions bien admettre sans contradiction logique l'une ou l'autre des propositions. En elles-mêmes elles ne contiennent aucune incohérence. Comme l'écrit Hume : « le contraire d'un fait quelconque est toujours possible car il n'implique pas contradiction ».

---

<sup>3</sup> Rappel, un prédicat est une partie de proposition qui attribue quelque chose au sujet. Ce qui est constaté ou affirmé à propos du sujet. Par exemple, dans la proposition: «Socrate est ivre», «ivre» est le prédicat

D'où le problème dit, du **fondement de l'induction**<sup>4</sup>. Induire consiste à passer de l'observation d'un certain nombre de cas particuliers à l'énoncé d'une loi générale. Or aucune nécessité logique ne fonde la croyance que du fait que le soleil s'est levé aujourd'hui ou hier, il se lèvera demain. La proposition « le soleil s'est levé hier » ne contient en elle-même ni la proposition : « le soleil se lèvera » ni la proposition ; « le soleil ne se lèvera pas ». Or aucune nécessité logique ne fonde la croyance que du fait que le soleil s'est levé aujourd'hui ou hier, il se lèvera demain. La proposition « le soleil s'est levé hier » ne contient en elle-même ni la proposition : « le soleil se lèvera » ni la proposition ; « le soleil ne se lèvera pas ». Ici nous ne sommes pas sur le plan de la nécessité démonstrative et c'est seulement "l'accoutumance" qui nous dispose à penser que le soleil se lèvera. **Les lois que la science formule sous la forme de la nécessité et de l'universalité ne sont pas fondées en raison.**

Analysons maintenant une vérité scientifique. Par exemple : Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. Ici on est sur le plan de la nécessité démonstrative. **Un théorème est démontré par une opération intellectuelle ne s'appuyant sur rien d'extérieur à la pensée.** Le lien entre les propositions est nécessaire. Il est totalement impossible d'obtenir une conclusion opposée à celle qui a été déduite validement si le raisonnement est logique. Hume demandait de s'assurer de la nature des vérités dont il est question dans un discours. Contient-il autre chose que des vérités de fait ou des vérités de raison ? Si c'est le cas, un tel discours ne contient que des sophismes ou des illusions, disait-il. Un sophisme est un procédé rhétorique pour persuader quelqu'un de n'importe quoi. Le terme sophisme vient des sophistes grecs contemporains de Socrate qui contre paiement voulait apprendre à persuader n'importe qui de n'importe quoi. Leurs techniques ont été reprises par les politiciens, les avocats mais surtout par les publicitaires.

Voyons également **le syllogisme**, par exemple « Socrate est un homme or les hommes sont mortels donc Socrate l'est ». Ce raisonnement est imparable car il est logique. C'est le philosophe Aristote (grec, III<sup>e</sup> s. av. JC) qui a donné son nom au syllogisme. **En logique moderne, ce cas est dit valide de manière déductive.** Aristote a découvert que la validité<sup>5</sup> d'une inférence ne dépendait pas de la matière du sujet, mais de la forme des prémisses<sup>6</sup> et de la conclusion. Toutes les inférences de la forme «Tous les F sont G et tous les G sont H, donc tous les F sont H» sont valides. Ce sont des «syllogismes», dont Aristote a décrit plusieurs exemples. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la logique était essentiellement consacrée à l'étude des syllogismes d'Aristote. Mais ceux-ci ne représentent qu'une faible proportion du nombre d'inférences valides et ne comprennent pas les nombreuses combinaisons employées en sciences et mathématiques. C'est en 1879 que Gottlob Frege conçut une caractérisation beaucoup plus générale d'une inférence valide suffisante pour représenter le raisonnement scientifique et mathématique. Un système issu de celui de Frege et nommé «logique du premier ordre avec identité».

### **Le paradoxe de Russell et le logicisme de Frege**

---

<sup>4</sup> Induction : Le fait de remonter par le raisonnement ou l'intuition de certains indices à des faits qu'ils rendent plus ou moins probables

<sup>5</sup> Manière dont les prémisses et la conclusion concordent logiquement dans les arguments réussis. Si les prémisses sont vraies et l'argument valide, alors la conclusion doit être vraie.

<sup>6</sup> Affirmation avancée en support à la conclusion. Dans l'argument: (1) Tous les hommes sont mortels; (2) Socrate est un homme; (3) Donc, Socrate est mortel», (1) et (2) sont les prémisses.

Une inférence (ou argument) est valide quand il est impossible que ses prémisses soient vraies et sa conclusion fausse. C'est en 1879 que Gottlob Frege conçut une caractérisation beaucoup plus générale d'une inférence valide suffisante pour représenter le raisonnement scientifique et mathématique. Un système issu de celui de Frege et nommé «logique du premier ordre avec identité». **Gottlob Frege pensait pouvoir définir tous les concepts des mathématiques et en prouver toutes les lois en utilisant uniquement les principes de la logique.** L'idée que les mathématiques puissent se réduire ainsi à la seule logique est appelée **logicisme**. Si Frege l'avait démontré, il aurait été à l'origine de la plus grande réussite de l'histoire de la philosophie. Mais sa version du logicisme n'eut pas de succès. L'un des principes utilisés pour prouver l'existence des nombres, fonctions et autres objets mathématiques est le suivant: pour chaque prédicat «est F(P)», il existe un ensemble d'objets qui sont F. Voici deux exemples: «est un nombre premier» détermine l'ensemble des nombres  $\{1, 2, 3, 5, 7, \dots\}$  et «est un ensemble» désigne l'ensemble de tous les ensembles. En 1903, Russell a démontré que (P) se contredisait lui-même, avec l'argument suivant: soit le prédicat: «n'est pas membre de lui-même». Avec (P) existe un ensemble d'ensembles – disons R – qui ne sont pas membres d'eux-mêmes. R est-il membre de lui-même? Si oui, alors il ne l'est pas, et sinon, alors il l'est. Par exemple, «C'est un barbier qui rase ceux et seulement ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes.» Si le barbier se rase, alors c'est qu'il ne se rase pas, et s'il ne le fait pas, c'est donc qu'il le fait.

### **Le paradoxe du menteur**

Ce paradoxe, déjà exprimé ci-dessus, a été développé par Épiménide, un philosophe crétois du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., réputé pour avoir déclaré: «Tous les Crétois sont des menteurs.» Si son énoncé est vrai, il ment et ce qu'il dit est donc faux. C'est l'ancienne version de ce qui est devenu le «paradoxe du menteur». En voici une version contemporaine: «1. La phrase 1 n'est pas vraie.» Si elle est vraie, alors elle est fausse et si elle est fausse, elle est donc vraie. Le paradoxe vient du fait que la signification de l'expression «être vraie» permet de dire que, pour toute phrase P, il est possible d'inférer que «P» est vraie grâce à P et de déduire P de la véracité de «P». De 1, nous pouvons inférer à la fois que P est vraie et qu'elle n'est pas vraie. Et voilà le paradoxe ! La réponse la plus connue au paradoxe du menteur vient du logicien Alfred Tarski, qui distingue le langage (L) du métalangage (ML) dans lequel il est possible de faire référence aux phrases de L. Il est possible de définir «est vrai dans L» dans ML sans créer de paradoxe. Tarski laisse de côté l'idée qu'il puisse y avoir un concept de vérité unique applicable à toutes les langues. D'autres philosophes ont répondu en limitant les inférences de P à «P» vraie et quelques-uns ont même développé des logiques dans lesquelles certaines contradictions sont acceptables.

### ***La vérité scientifique***

Dans les sciences formelles, le seul critère de la vérité est donc la cohérence. Comme nous l'avons vu plus haut, il faut encore s'assurer de l'accord des propositions avec l'objet sur lequel elles portent. En effet on peut enchaîner des propositions de manière logiquement valide, mais si on déduit correctement une conclusion de prémisses fausses, la conclusion a beau être valide formellement, elle n'en est pas moins fausse dans son contenu s'il n'y a pas accord de la pensée

et du réel. Par exemple, On a dit que «le fou est celui qui a tout perdu sauf la raison ». En effet l'étude de certains délires montre que ce sont des discours très cohérents. La logique n'est pas prise en défaut. Dès lors qu'on a admis les prémisses du raisonnement, les enchaînements sont irréprochables mais voilà, ce qui révèle le trouble mental c'est le désaccord de ces prémisses avec l'expérience humaine du réel. D'ailleurs, la définition que Kant donne de l'aliénation mentale est » la perte du sens commun et l'apparition d'une singularité logique ». Le réel est donc ce qu'on peut appréhender en faisant abstraction de la subjectivité empirique (ce qui devient paradoxale puisque le réel est ce que l'homme perçoit à travers son expérience sensible). La science cherche à rendre objective la réalité, en quantifiant les données, en théorisant la réalité. Elle renvoie ainsi à une réalité rationnellement construite susceptible de faire l'objet d'énoncés valables pour tous.

Or, rien n'aura donc de valeur objective que ce qui sera transmissible par le discours c'est-à-dire intelligible » car «ce qui nous garantit l'objectivité du monde dans lequel nous vivons, c'est que ce monde est commun avec d'autres êtres pensants ». Est-il possible de passer de cette définition à celle que le mot implique, à savoir la conformité de l'énoncé à l'objet, l'adéquation du discours au réel ? Nous avons vu auparavant que le discours ne correspondait pas toujours au réel et que le discours pouvait lui-même influencer le réel. Alors, quel valeur accorder à la réalité ?

## La vérité est-elle la valeur suprême ?

Le statut même de valeur suppose une prise en compte de ce qui fait et rend l'humanité supérieure aux autres animaux : liberté, justice, bonheur, etc. Inversement, les autres valeurs favorisent la réflexion critique et l'intégrité pour chaque esprit humain, c'est-à-dire les conditions de la vérité. N'y a-t-il rien de supérieur à la vérité, au point qu'elle doive être recherchée et trouvée à tout prix ? Ou doit-on au contraire la subordonner à d'autres exigences ? Mais comment l'ignorance ou la tromperie pourraient-elles être valables ?

*Descartes et Aristote: la vérité est une valeur supérieure.*

**Pour Descartes, même si tous mes jugements sont faux, il est cependant une seule chose dont je ne peux pas douter : pour se tromper, il faut être ; donc, je suis.** « Je pense, donc je suis » est la seule proposition nécessairement vraie. Cette intuition devient le modèle de la vérité : **il ne s'agit plus de comparer mes idées aux choses, ce qui est impossible, mais mes idées à cette intuition certaine, le *cogito*.** Toute idée qui est aussi claire et distincte que le *cogito* est nécessairement vraie. Cependant, à ce stade du doute méthodique, je ne suis assuré que d'être en tant que chose qui pense : pour m'assurer qu'autrui et le monde existent, et me sortir du solipsisme, Descartes devra par la suite poser l'existence d'un dieu vérac et bon qui ne cherche pas à me tromper.

Il est impossible de douter de la proposition « Je pense, donc je suis ». La certitude du *cogito* ne me dit cependant rien d'autre : hormis cela, je peux encore me prendre à douter de tout. Mais, parmi toutes les idées dont je peux douter, il y a l'**idée de Dieu**. L'idée d'un être parfait est elle-même nécessairement parfaite ; or, je suis un être imparfait : de mes propres forces, je

ne peux donc pas avoir une telle idée. **Si j'ai l'idée de Dieu, il faut donc que ce soit Dieu lui-même qui l'ait mise en mon esprit** ; par conséquent, je suis certain que Dieu existe avant d'être sûr que le monde est comme je le perçois. Mais si Dieu existe, et s'il est parfait, il doit être véridique et bon : il ne peut avoir la volonté de me tromper, et le monde doit bien être tel que je me le représente. Descartes est ainsi contraint de poser **l'existence de Dieu au fondement de la vérité**. En fait, lorsque Descartes affirme que le modèle de la vérité, c'est l'intuition immédiatement certaine du *cogito*, il présuppose que sa définition de la vérité est la vraie définition.

Pour Descartes, l'évidence est saisie dans un acte **d'intuition rationnelle**. Descartes en fait le critère de la vérité. L'évidence est saisie dans cet acte d'intuition rationnelle. D'où le premier principe de la méthode pour bien conduire son esprit: «ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute». **Le projet cartésien était de reconstruire tout l'édifice du savoir sur des évidences rationnelles car seuls des fondements solides peuvent donner aux constructions rationnelles une légitimité théorique absolue.**

Enfin, pour Descartes, la vérité a une valeur en tant qu'elle contribue à la réalisation de toutes les valeurs essentielles. Il considère qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur dans l'illusion.

Pour **Aristote**, les hommes sont même plus ou moins estimés selon le niveau et le degré de vérité auquel ils parviennent. Le sage se distingue par une connaissance d'un ordre particulier, qui touche à la question de l'essence même de la réalité. Sa capacité de jugement et d'action est solidaire d'une théorie de la réalité, théorie d'ordre métaphysico-physique : « Cependant on croit que le savoir appartient plus à l'art qu'à l'expérience, et on tient pour plus sages les hommes d'art que les hommes d'expérience ; car la sagesse est toujours en raison du savoir. Et il en est ainsi parce que les premiers connaissent la cause, tandis que les seconds ne la connaissent pas ; les hommes d'expérience en effet, savent bien qu'une chose est, mais le pourquoi, ils l'ignorent ; les autres, au contraire, savent le pourquoi et la cause. » Le sage antique n'est donc pas généralement conçu comme un homme "trivialement" prudent ou avisé ; il possède une connaissance qui ne se réduit pas à une casuistique ou à des règles pratiques sur la nature des choses contingentes, mais qui s'étend à la nature du pourquoi et de la cause des choses humaines et divines.

### ***La relativité de la vérité : Nietzsche, Kant, Sextus Empiricus et Pascal***

#### **Nietzsche ou la négation de toute vérité dogmatique**

Pour **Nietzsche**, dans son écrit « la généalogie de la morale », l'exigence de vérité absolue dépend de comportements spécifiques qui n'ont pas plus de « valeur » que les autres. La vérité dépend de la morale, qui elle-même dépend de faits historiques qu'il faut interpréter ; elle n'est pas absolue ou universellement présente en chaque homme de façon innée, mais elle est individuelle, évolutive et soumise aux caprices de l'histoire. Pour Nietzsche, les idéaux ascétiques sont entretenus et développés par les prêtres ascétiques. À travers eux, « les faibles

et les malades » trouvent un espoir de puissance sur les forts. Les idéaux ascétiques<sup>7</sup> sont les subterfuges inventés par les prêtres ascétiques pour pallier la mauvaise conscience et le ressentiment des faibles. Ces idéaux intègrent une affirmation de l'existence de la vérité, ce que Nietzsche rejette. Pour lui, cette notion actuellement ancrée dans nos esprits d'une vérité qui nous est infiniment supérieure et que nous essayons de connaître, est le fruit de l'influence des prêtres ascétiques depuis deux mille ans. La création de la morale et le développement des idéaux ascétiques n'ont fait que dénaturer l'homme. Ils contredisent ses pulsions et l'empêchent de faire évoluer sa volonté de puissance.

Il y a également une dénonciation nietzschéenne de la vérité en termes de conformité logique de l'énoncé avec la représentation, et cela désormais au profit de la connaissance à laquelle Nietzsche oppose la vie. Pour Nietzsche, la science est la forme la plus récente et la plus noble de l'idéal ascétique. Elle renferme cependant mépris de soi, incroyance, inquiétude face à l'absence d'idéal, c'est un moyen d'engourdir l'esprit. Il y a certes une exigence de droiture comme esprits rigoureux, antichrétiens, immoralistes, nihilistes, sceptiques, mais les scientifiques se prennent pour des esprits libres, à tort pour Nietzsche car ils construisent un autre idéal de vérité ; c'est un « stoïcisme intellectuel », un « fatalisme qui se refuse à interpréter ». **Cette exigence de vérité inconditionnée vient de la croyance à l'idéal ascétique comme impératif inconscient d'une valeur de la vérité en soi.** Or il n'y a pas de science sans présupposés. Ces contre idéalistes scientifiques ne sont pas moins ascétiques que les malades et ont même renforcé cet idéal. C'est l'athéisme qui est « le plus audacieux et le plus long dépassement de soi de l'Europe ». La volonté de puissance recherche toujours d'ailleurs ce dépassement de soi comme intensification du sentiment de puissance inhérente à l'essence de la vie.

### **Kant : La définition du réel par le sujet**

Chez **Kant**, l'intuition désigne la façon dont un objet nous est donné ; tout donné étant nécessairement sensible, il ne pourra y avoir pour l'homme que des intuitions sensibles, et jamais, comme Descartes le soutenait, des intuitions intellectuelles. Kant appelle intuitions pures, ou formes *a priori* de la sensibilité, l'espace et le temps. Nous saisissons le réel à travers des élaborations conceptuelles, des instruments de mesure et ce que Kant appelle des formes *a priori* de la sensibilité, des catégories de l'entendement et même des Idées de la raison. De même que pour Nietzsche, Kant considère que les origines ethniques, socio-culturelles, identitaires, etc. ne sont tout simplement pas une catégorie de la vérité, ou, pour le dire dans les termes kantien, lorsque nous nous penchons sur ces origines, nous nous engageons dans un usage privé de la raison, limité par des présuppositions dogmatiques contingentes. Nous agissons comme des individus « immatures », et non comme des êtres humains libres évoluant dans la dimension de l'universalité de la raison. Il est illégitime de croire que nous avons accès au réel tel qu'il est en soi indépendamment de notre manière de l'organiser.

C'est ce que la pratique des sciences corrobore d'une certaine manière en montrant que le changement des instruments de mesure peut conduire à un remaniement des modélisations théoriques (comme celles-ci s'effectuent à partir d'hypothèses fondatrices on parle de paradigmes. Les moments de crise dans les sciences correspondent à des changements de paradigmes). Le remaniement théorique conduit parfois à concilier ce qui à un certain moment du savoir paraissait contradictoire. Ces limites de notre intelligibilité porte certains penseurs,

---

<sup>7</sup> Un ascète est une personne qui pratique l'ascétisme, s'impose, par piété, des exercices de pénitence, des privations, des mortifications. L'ascétisme est une doctrine de perfectionnement moral fondée sur la lutte contre les exigences du corps.



comme Max Planck, a considéré qu'il existe un monde extérieur indépendant de nous et qui ne nous ait pas accessible.

Le résultat de la critique kantienne de la raison c'est que l'objet est double : il est soit un objet en tant que phénomène (Ce que l'on observe ou constate par l'expérience et qui est susceptible de se répéter ou d'être reproduit et d'acquérir une valeur objective, universelle.), soit en tant que noumène (réalité intelligible qui ne peut être l'objet d'une connaissance empirique). Les phénomènes sont les objets tels qu'ils sont pour nous c'est-à-dire tels qu'ils résultent d'une double opération du sujet : donnés dans l'expérience sensible puis organisés par les formes de la sensibilité et les catégories de l'entendement. Les phénomènes constituent le monde de notre expérience, réglé par le principe de causalité et donc soumis au déterminisme des lois de la nature. Les noumènes (les choses en soi) échappent à notre sensibilité et à nos catégories, donc à la causalité et au déterminisme naturel. On ne peut pas connaître les choses en soi. Ces choses en soi sont le moi ou la volonté libre, l'âme et Dieu. Ces objets ne peuvent être connus par notre entendement mais peuvent seulement être pensés par notre raison.

### **Le scepticisme de Sextus Empiricus**

**Sextus Empiricus**, un philosophe grec du 2<sup>ème</sup> siècle avant Jesus Christ, apporte une œuvre complète dédiée au **scepticisme** hérité de Pyrrhon. Dans ses œuvres (« contre les mathématiciens », « contre les musiciens », « contre les géomètres, » etc.), il considère que la vérité absolue et objective est un idéal auquel ne correspond jamais de savoir effectif, ce qui crée un trouble constant. Il veut atteindre la suspension du jugement (*epochè*) et la tranquillité de l'âme (l'*ataraxie*) en acceptant les phénomènes comme ils se présentent à lui. En effet, il ne s'agit pas de rejeter les phénomènes mais de rejeter « ce qui est dit des phénomènes », c'est-à-dire l'interprétation qu'on donne d'eux et le jugement ainsi porté sur la réalité. L'exigence de bonheur doit alors primer, ce qui entraîne la suspension du jugement comme règle de sagesse. Le philosophe peut tenir certaines représentations pour plus fiables que d'autres, même s'il ne se prononce pas sur leur vérité : c'est une « représentation probable », convaincante. Sextus Empiricus n'affirme rien, si ce n'est les phénomènes, c'est-à-dire les impressions, sans que celles-ci impliquent quoi que ce soit sur les qualités ou même l'existence d'un éventuel objet réel les ayant causées ; mais postuler l'existence d'un objet réel ou la vérité d'un système métaphysique n'est pas nécessaire pour agir : les impressions suffisent.

Les progrès éclatants de la science moderne apportent un démenti à un scepticisme radical puisque l'esprit fait avancer les connaissances. Un scepticisme radical est d'ailleurs insoutenable tant sur le plan pratique que sur le plan théorique. Sur le plan pratique le sceptique ne devrait ni parler ni agir puisque toute proposition est un jugement et la moindre de nos actions suppose de prendre parti dans un sens ou dans un autre. Sur le plan théorique, l'affirmation : «rien n'est vrai » est une négation de l'*epochè* sceptique et donc une contradiction dans la mesure où elle consiste à affirmer comme vrai que rien n'est vrai. Le scepticisme peut traduire chez certains, une certaine paresse de l'esprit. En réalité les sceptiques étaient de penseurs exigeants. L'*epochè* sceptique est le résultat d'une recherche déçue. Ils se définissaient eux-mêmes comme d'infatigables chercheurs. « Skeptisthai » en grec signifie « examiner ». Dans l'histoire de l'humanité cette philosophie a joué un rôle éminent en secouant le dogmatisme spontané de l'esprit et en suscitant l'effort critique.

Pascal s'oppose au scepticisme et cherche une voie médiane. Pour Pascal, si nous ne pouvons pas nous installer dans la transparence de la vérité, nous ne pouvons pas davantage séjourner dans l'obscurité de l'erreur. Nous habitons l'entre-deux et, l'impossibilité d'être Dieu ne doit pas

décourager d'être homme. Nous devons discriminer l'erreur de la vérité car « nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme ». Cependant, on ne sort du scepticisme que par un acte de foi. Foi dans les capacités de l'esprit en dépit de ses limites, confiance dans les lumières de la raison car sans cette foi aucune pensée et partant aucune humanité n'est possible. la vocation de l'homme, en tant qu'il est porteur d'une raison, est de combattre l'erreur partout où elle peut être débusquée.

## **Le rapport au mensonge**

« Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper, et l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire a quelque fois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent, il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare et difficile qu'on puisse avoir cette certitude ; aussi est-il difficile et rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction ».

Rousseau, Les Rêveries du Promeneur Solitaire, Quatrième Promenade. 1776.1778

Qu'est-ce que mentir ? Suffit-il de dire faux pour qu'il y ait mensonge ? Pour Rousseau, le mensonge implique l'intention de tromper. Il souligne par là qu'un mensonge est un acte intentionnel ou volontaire. On ne peut pas mentir à son insu. Seul celui qui connaît la vérité peut décider de la taire (mensonge par omission) ou de la travestir (mensonge positif). Cependant, ce critère est immédiatement relativisé par le fait que l'intention de tromper peut être exempte de toute malignité. On peut mentir par générosité à l'égard d'autrui. Cela revient à soutenir l'idée qu'il y ait des mensonges innocents. Or suffit-il de ne pas avoir l'intention de nuire pour innocenter un mensonge ?

Pour Rousseau, il est rare et difficile qu'un mensonge soit parfaitement innocent. D'où la nécessité de distinguer différentes espèces de mensonge et de faire apparaître combien elles sont aux antipodes de l'innocence. Les notions d'imposture, de fraude et de calomnie impliquent des jugements moraux d'une grande sévérité. Néanmoins les critères retenus pour identifier le mensonge conduisent à innocenter certaines manières de dire faux. Raconter des histoires, donner libre cours à son imagination en ne se préoccupant pas de l'adéquation de son discours à la réalité des choses consiste à prendre des libertés avec l'exigence de vérité. Est-ce pour autant mentir ? En un sens oui puisqu'on dit faux de manière intentionnelle mais ce n'est pas la non-conformité du propos au réel qui constitue le mensonge, c'est son rapport à **la justice**. Y a-t-il préjudice ou avantage pour l'autre ou pour soi-même ? Si ce n'est pas le cas, on a simplement affaire à une fable et une fiction innocente n'est pas un mensonge.

De plus, on peut commettre une erreur, dire faux alors qu'on croit dire vrai. Il est banal d'observer que les hommes jugent sans avoir toujours les moyens de le faire d'une manière éclairée. Aussi se trompent-ils souvent par défaut de connaissance. Ils ont aussi tendance à prendre des fictions pour des réalités. Leurs erreurs sont alors des **illusions**, celles-ci ne procédant pas d'une simple absence de savoir mais de l'action sur l'esprit de véritables puissances trompeuses promptes à l'égarer loin de la vérité. C'est pourquoi l'illusion survit à sa prise de conscience car l'esprit continue à subir les effets de ce qui l'induit en erreur (les

impressions sensibles, les désirs, les intérêts, les conditionnements culturels). Celui qui se trompe dit faux c'est sûr, mais il ne ment pas car mentir n'est pas dire le contraire de ce qui est en vérité, c'est dire le contraire de ce que l'on pense. C'est un ignorant, ce n'est pas un menteur.

Benjamin Constant semble également considérer le mensonge comme un moindre mal, dans le où il permet d'éviter de nuire à autrui. On n'a de devoir de véracité qu'à l'égard de ceux qui y ont droit, par exemple, pas envers un criminel qui va instrumentaliser la vérité. *“Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris de manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible [...]. Dire la vérité est un devoir. Qu'est-ce qu'un devoir ? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui.”* Sous son apparence de bon sens et de générosité l'argument de Constant fait problème car qui va décider de ceux qui ont droit à la vérité et de ceux qui n'y ont pas droit ?

En opposition à cette conception du mensonge, Kant n'est prêt à faire des concessions sur la recherche d'absolu ou sur son **formalisme moral**. Emmanuel **Kant** traite du mensonge dans son court essai intitulé *D'un prétendu droit de mentir par humanité*, en réaction au texte de Benjamin **Constant** (*Des réactions politiques*), lequel défend un droit de mentir par humanité. **Kant** affirme que le mensonge est toujours moralement répréhensible, que **le mensonge n'est jamais juste**. Ceci s'appuie sur une conception de la subjectivité. En effet, il fait valoir que toutes les personnes naissent avec une “valeur intrinsèque” qu'il appelle dignité humaine. Cette dignité vient du fait que les humains sont des agents rationnels, capable de prendre en autonomie leurs propres décisions. Ainsi, selon **Kant**, le mensonge est doublement répréhensible : le mensonge corrompt la capacité morale de l'homme. De plus, il empêche autrui d'agir rationnellement et librement, autrement dit mentir remet en cause la dignité d'autrui. De même pour Saint Augustin, « la bouche qui ment tue l'âme », il n'est pas légitime de risquer la mort spirituelle pour sauver une vie corporelle, quelle qu'elle soit, celle d'autrui ou la sienne propre.

## Conclusion

La vérité est une des valeurs suprêmes de la vie humaine, surtout par le refus de la tromperie et l'appel à la réflexion critique qu'il suppose. Cependant, à un certain niveau d'exigence rationnelle il n'y a pas d'idées dont la vérité «saute aux yeux ». L'évidence relève bien davantage d'un sentiment que d'une intuition rationnelle. Or une donnée subjective ne peut pas constituer un fondement objectif de la vérité.

## Descartes : extrait du discours sur la méthode

Extrait de son *Discours de la méthode* : « Mais, ayant appris, dès le collège, qu'on ne saurait rien imaginer de si étrange et si peu croyable, qu'il n'ait été dit par quelque'un des philosophes ; et depuis, en voyageant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentiments fort contraires aux nôtres ne sont pas pour cela barbares ni sauvages, mais que plusieurs usent, autant ou plus que nous de raison ; et ayant considéré combien un même homme, avec son même esprit, étant nourri dès son enfance entre des Français ou des Allemands, devient différent de ce qu'il serait

s'il avait toujours vécu entre des Chinois ou des cannibales ; et comment, jusques aux modes de nos habits, la même chose qui nous a plu il y a dix ans, et qui nous plaira peut-être encore avant dix ans, nous semble maintenant extravagante et ridicule ; en sorte que c'est bien plus la coutume et l'exemple qui nous persuadent qu'aucune connaissance certaine, et que néanmoins la pluralité des voix n'est pas une preuve qui vaille rien pour les vérités un peu malaisées à découvrir, à cause qu'il est bien plus vraisemblable qu'un homme seul les ait rencontrées que tout un peuple, je ne pouvais choisir personne dont les opinions me semblassent devoir être préférées à celles des autres, et je me trouvai comme contraint d'entreprendre moi-même de me conduire. »

Descartes remarque que l'on définit couramment le vrai comme ce qui n'est pas faux, et le faux comme ce qui n'est pas vrai... Ici, les contraires se définissent les uns les autres, et la définition, circulaire, est purement « nominale », c'est-à-dire qu'en fait elle ne définit rien. Il faut donc chercher une autre définition. Pour cela, il faut d'abord définir ce qui est susceptible d'être vrai ou faux.

Seuls nos énoncés sur les choses, et non les choses elles-mêmes, sont susceptibles d'être vrais ou faux ; et encore : la prière, le souhait, l'ordre, etc., sont des énoncés qui n'ont pas de valeur de vérité.

En fait, seuls les énoncés qui attribuent un prédicat à un sujet, c'est à dire les jugements prédicatifs, peuvent être vrais ou faux. La vérité serait alors d'attribuer à un sujet le prédicat qui exprime bien comment le sujet est réellement (par exemple, l'énoncé « la table est grise » est vrai si la table réelle est effectivement grise). Une proposition serait donc vraie quand elle décrit adéquatement la chose telle qu'elle est.

Même si tous mes jugements sont faux, il est cependant une seule chose dont je ne peux pas douter : pour se tromper, il faut être ; donc, je suis. « Je pense, donc je suis » est la seule proposition nécessairement vraie.

Cette intuition devient le modèle de la vérité : il ne s'agit plus de comparer mes idées aux choses, ce qui est impossible, mais mes idées à cette intuition certaine, le *cogito*. Toute idée qui est aussi claire et distincte que le *cogito* est nécessairement vraie.

Cependant, à ce stade du doute méthodique, je ne suis assuré que d'être en tant que chose qui pense : pour m'assurer qu'autrui et le monde existent, et me sortir du solipsisme, Descartes devra par la suite poser l'existence d'un dieu vérac et bon qui ne cherche pas à me tromper.

Comme l'a montré le logicien Frege, **la vérité se présuppose toujours elle-même**, quelle que soit la définition que j'en donne : que je définisse la vérité comme adéquation, comme cohérence logique de la proposition ou comme intuition certaine, je présuppose déjà le « sens » de la vérité. Cette **circularité** ne rend pas la vérité nulle et non avenue, mais invite plutôt à remarquer le paradoxe : **la vérité se précède toujours elle-même**.

## Kant : extrait du discours sur la logique

« La vérité, dit-on, consiste dans l'accord de la connaissance avec l'objet. Selon cette simple définition de mot, ma connaissance doit donc s'accorder avec l'objet pour avoir valeur de vérité. Or, le seul moyen que j'ai de comparer l'objet avec ma connaissance, c'est que je le connaisse. Ainsi ma connaissance doit se confirmer elle-même; mais c'est bien loin de suffire à la vérité. Car puisque l'objet est hors de moi et que la connaissance est en moi, tout ce que je puis apprécier, c'est si ma connaissance de l'objet s'accorde avec ma connaissance de l'objet. Les anciens appelaient diallèle un tel cercle dans la définition. Et effectivement, c'est cette faute que les sceptiques n'ont cessé de reprocher aux logiciens; ils remarquaient qu'il en est de cette définition de la vérité comme d'un homme qui ferait une déposition au tribunal et invoquerait comme témoin quelqu'un que personne ne connaît, mais qui voudrait être cru en affirmant que celui qu'il invoque comme témoin est un honnête homme. Reproche absolument fondé, mais la solution du problème en question est totalement impossible pour tout le monde.

Emmanuel Kant, *Logique* (1800)

Cette lecture permet de dégager les éléments de l'introduction.

<b>Thème</b>	La vérité												
<b>Thèse</b>	La thèse selon laquelle la vérité consiste en l'accord de la connaissance avec son objet repose sur un cercle vicieux.												
<b>Enjeu</b>	Peut-on atteindre la vérité ?												
<b>Structure</b>	<table><tr><td>1. <b>Partie</b></td><td><b>1:</b></td></tr><tr><td colspan="2">Énoncé de la définition classique de la vérité. (Les 2 premières phrases)</td></tr><tr><td>2. <b>Partie</b></td><td><b>2:</b></td></tr><tr><td colspan="2">Critique du cercle vicieux contenu dans cette définition de la vérité. (de "Or..." à "...honnête homme.")</td></tr><tr><td>3. <b>Partie</b></td><td><b>3:</b></td></tr><tr><td colspan="2">Conclusion : le problème de la vérité posé en ces termes est insoluble. (Dernière phrase)</td></tr></table>	1. <b>Partie</b>	<b>1:</b>	Énoncé de la définition classique de la vérité. (Les 2 premières phrases)		2. <b>Partie</b>	<b>2:</b>	Critique du cercle vicieux contenu dans cette définition de la vérité. (de "Or..." à "...honnête homme.")		3. <b>Partie</b>	<b>3:</b>	Conclusion : le problème de la vérité posé en ces termes est insoluble. (Dernière phrase)	
1. <b>Partie</b>	<b>1:</b>												
Énoncé de la définition classique de la vérité. (Les 2 premières phrases)													
2. <b>Partie</b>	<b>2:</b>												
Critique du cercle vicieux contenu dans cette définition de la vérité. (de "Or..." à "...honnête homme.")													
3. <b>Partie</b>	<b>3:</b>												
Conclusion : le problème de la vérité posé en ces termes est insoluble. (Dernière phrase)													

### 3. Explication détaillée

#### 3.1 Première partie : Explication de la définition classique de la vérité comme correspondance à la réalité

Qu'est-ce que la vérité ? Il ne faut pas confondre la **vérité** et la **réalité**. La réalité est le caractère de ce qui existe; la vérité est le caractère de ce que l'on en dit. La vérité est donc la propriété d'un énoncé. C'est un concept linguistique (= qui concerne le discours), par opposition à la réalité qui est un concept ontologique (= qui concerne l'être). Mais qu'est-ce qu'un énoncé vrai

? La vérité se définit en fonction de **critères** qui permettent de discriminer les énoncés vrais des énoncés faux.

Un des critères de vérité, et le plus souvent invoqué, est l'adéquation de la connaissance à son objet. C'est de cette définition de la vérité que part Kant : La vérité, dit-on, consiste dans l'accord de la connaissance avec l'objet. Il s'agit de la thèse dite de la **vérité-correspondance**. Vérité et réalité, si elles ne se confondent pas, sont étroitement liées puisque le rapport à la réalité est critère de vérité. L'énoncé "il pleut", par exemple, est vrai, si et seulement si, de fait, il pleut.

La connaissance définie comme l'ensemble des énoncés vrais est donc elle-même définie en terme de correspondance à l'objet connu : ma connaissance doit donc s'accorder avec l'objet pour avoir valeur de vérité.

Cette thèse qui semble aller de soi est qui, de fait, est généralement admise ("dit-on") est pourtant une thèse par rapport à laquelle Kant prend ses distances.

---

### 3.2 Deuxième partie : Explication de l'objection

La théorie de la **vérité correspondance**, selon Kant, repose sur un cercle vicieux. Le problème est le suivant :

1. Pour savoir ce qu'est réellement l'objet, il faut d'abord que je le connaisse.
2. Pour savoir si je connais vraiment l'objet, il faut que je sache ce qu'il est réellement.

Je ne peux donc confronter ma connaissance de l'objet qu'à ma connaissance de l'objet. L'objet lui-même est irrémédiablement inaccessible!

Tout le problème réside dans le fait que l'objet est hors de moi et que la connaissance est en moi. C'est le conflit entre l'intériorité de la pensée, de la conscience, et l'extériorité de l'objet de pensée, du monde. Ainsi, aurait dit Condillac, "Nous ne sortons jamais de nous-mêmes, ce ne sont jamais que nos propres pensées que nous apercevons."

Par conséquent, le seul critère de vérité dont je dispose est le critère de cohérence de la pensée avec elle-même. Mais ce critère de **vérité-cohérence** est incapable de fonder une connaissance objective. C'est un critère de vérité purement formel. S'il garantit la validité de l'enchaînement des énoncés, il ne peut garantir la vérité de leur contenu.

Le problème est donc que l'objet en lui-même (ce que Kant appelle la chose en soi) est radicalement inconnaissable. Nous ne pouvons connaître que l'objet tel qu'il nous apparaît dans l'effort que nous faisons pour le connaître (ce que Kant appelle le phénomène).

Pour expliquer sa thèse, Kant fait une **analogie** résumée dans le tableau ci-dessous :

La raison	Le tribunal
La connaissance	Le prévenu

La chose en soi, véridique mais inaccessible

Le témoin, honnête mais inconnu

Les sceptiques n'avaient-ils pas raison de dire qu'il fallait suspendre son jugement car la vérité ne peut jamais être atteinte ? Kant à la fin du texte semble bel et bien accepter cette position puisqu'il affirme que le problème tel que posé est insoluble pour tout le monde, donc pour lui également. Comment alors échapper au scepticisme ?

---

### 3.3 Troisième partie : mais alors, comment la connaissance est-elle possible ?

Puisque la science de fait existe, cette question devrait avoir une réponse !

Si vous connaissez la philosophie critique de **Kant**, vous pouvez montrer comment Kant échappe au scepticisme.

Pour Kant, le problème est mal posé. **Si la connaissance de l'objet en soi est impossible, la connaissance de l'objet pour nous, tel que défini par notre faculté de connaître, est possible. C'est le sujet, et non l'objet, qui pose lui-même les conditions de possibilité de la connaissance objective.** L'opposition entre l'intériorité de la pensée et l'extériorité de l'objet est dépassée en montrant que l'objet en tant qu'il est connaissable est en partie interne au sujet : il est formé par le sujet (en ce sens que le sujet lui impose une forme). Ainsi, l'objet pour nous est l'objet en tant qu'il se conforme aux concepts de notre entendement et aux formes de notre sensibilité. Ce n'est donc pas l'objet qui est au centre de la connaissance, mais le sujet (= "révolution copernicienne"). La connaissance restait inexplicable tant que l'on croyait qu'elle était centrée sur (guidée par) l'objet alors qu'elle est centrée sur (guidée par) le sujet.

L'intérêt de la philosophie kantienne de la connaissance a été de mettre en évidence pour la première fois le rôle actif du sujet connaissant dans l'élaboration du savoir. Même si on ne pense plus comme Kant que les concepts et les formes qui nous servent à construire les phénomènes sont innés et fixes, on a retenu cette idée que la méthode scientifique est une méthode constructive et pas seulement déductive comme le pensait **Descartes** ou contemplative comme le pensait Platon.

Sans connaître la philosophie de Kant vous pouvez vous servir de ce que vous connaissez de la méthode scientifique et des thèses de **Bachelard** pour montrer que la "conformité" à l'objet est une conformité par construction et que la vérité est toujours "vérification" et approximation. Ce qui veut dire qu'il n'y a pas de vérité absolue, mais ce qui ne veut pas dire que la vérité n'a absolument pas de sens.